

Je ne l'étais plus; je rendais grâces au Ciel, dans ce nouveau pèril, non-seulement de m'offrir un autre asile, mais de me donner le moyen d'accomplir le plus vif désir du père Joseph mourant. J'allais connaître son assassin.

—Manuel, dit le pilote, n'ajoute pas un nouveau chagrin à ceux qui présent déjà sur moi. Je te sauverai, ou je périrai avec toi. Nous n'avons plus qu'une demi-heure. Veux-tu venir?

—Mon Dieu, mon Dieu! dis-je en levant les yeux et les mains au ciel, et en mettant mon espoir en des jours meilleurs.

—Veux-tu venir? répéta le pilote. Tu me forces à jeter l'ancre ici, et je perds mon dernier voyage.

—Je vais te suivre.

—Donne-moi la main.

—Je te donne ma main et mes larmes.

Le pilote sortit, et je le suivis bientôt, laissant mon habit religieux dans la demeure des morts.

Hors de moi, je parcourus en un moment tous les cloîtres, les galeries, le jardin, la bibliothèque, la salle du chapitre, les salles d'étude, le réfectoire et les cellules. Chaque objet m'arrachait un soupir, chaque pierre une larme. Je disais adieu à ces choses inanimées, comme si elles eussent pu comprendre ma douleur. La profanation vous attend, leur disais-je: elle pénétrera dans cette enceinte sans qu'aucune force humaine puisse l'empêcher. Oh! s'il m'était donné de vous protéger par une barrière impénétrable au feu, à la sape, et aux regards mêmes des hommes! Infortuné que je suis! peut-être entendrai-je s'écrouter à grand bruit près de moi tous ces objets vénérés.—Et je leur disais à tous, en gémissant et en sanglotant, un dernier adieu.

Les passages les plus tristes de mon livre de prière étaient les seuls qui se présentaient à mon esprit consterné.

—Comment, disais-je, l'Éternel irrité a-t-il plongé ses enfants de prédilection dans d'aussi amères douleurs? C'en est fait de la beauté de Jacob; c'en est fait de la force, de la puissance et de la gloire d'Israël. Un incendie s'est allumé, dont la flamme s'est répandue partout et a tout dévoré. Les murs du sanctuaire ont été renversés, et ceux qui le gardaient sont plongés dans le deuil et l'abattement. Et si le sanctuaire n'existe plus, que diront et que feront ses gardiens, et quel moyen auront-ils de se réunir? Dieu a permis que son tabernacle fût détruit, que les cérémonies les plus augustes fussent interrompues, et que ses pontifes devinssent l'objet des derniers opprobres. Les portes du temple ont été arrachées de leurs gonds et ensevelies sous les ruines. On verra les anciens portant le sac et la tête couverte de cendres, assis à terre comme aux jours des plus grands deuils: et la douleur ne leur permettra d'ouvrir les lèvres que pour éclater en gémissements.

Ma dernière visite fut à la cellule du père Joseph. Là se renouvelèrent mes chagrins. J'arrosai de mes larmes le sol qu'avait foulé cet homme vénérable. J'imprimai mille baisers sur les murs qui avaient été témoins de ses actes de vertu les plus intimes.—Je ne vous reverrai plus, dis-je en tombant à genoux.—Pendant que j'étais dans cette attitude, un objet qui gisait à terre attira mon attention. Je le ramassai, croyant que c'était un vêtement oublié par le père Joseph; mais je reconnus avec étonnement que c'était l'uniforme d'un garde civique. Je l'examinai sans pouvoir revenir de ma surprise. Rien n'y manquait. Mais qui l'avait placé en cet endroit? Dans mes précédentes visites je n'avais rien remarqué. En l'examinant, j'y trouvai un papier, et je sortis dans le corridor pour le lire. Il portait ceci:

«Il n'y a pas un instant à perdre; demain matin il serait trop tard. Cet habit vous sauvera, père Manuel. Vous ne le porterez qu'une minute. A deux heures j'entrerai en faction à la petite porte qui donne sur le jardin. Frappez doucement, et sortez. La porte de ma maison sera entrouverte. Vous verrez briller une lumière derrière les vitres du balcon, au premier étage. C'est votre chambre.»

Je reconnus l'écriture d'André, et, au même instant, j'entendis sonner deux heures à l'horloge de la Pitié. C'était le signal du dernier adieu. Des deux hommes qui venaient me sauver, aucun sans doute ne savait l'intention de l'autre. Pour lequel me déciderais-je? Je connaissais la maison d'André, mais non celle du pilote. Dans la première je trouverais, non-seulement des soins attentifs, mais encore une famille pieuse, honnête et prudente; dans celle du pilote, au contraire, je rencontrerais certainement un de ces êtres dont le seul visage exprime la fureur, et dont la bouche ne s'ouvre qu'au blasphème. Mon cœur penchait pour André; mais ma conscience et mon devoir me décidèrent en faveur du pilote. Je ne devais pas fuir, mais rechercher ceux qui m'avaient fait le plus de mal, afin de remplir le legs que leur avait fait mon vieil ami. J'ajustai mon nouveau costume comme je pus, et je descendis aux galeries inférieures. Je gagnai d'abord la petite porte du jardin. Je m'assurai que la sentinelle était seule, en frappant très-doucement. Une oreille très-attentive aurait seule pu entendre à deux pas de distance. Cependant André m'entendit.

—Sortez vite, père Manuel, me dit-il.

—Cher André!

—Si je ne vous reconnaissais pas à la voix, je refermerais la porte. Quel est ce déguisement? Si vous passez outre ainsi, la sentinelle de la porte du centre va vous arrêter. A cette heure-ci, vous ne pouvez passer qu'en uniforme.

—Je ne veux pas sortir maintenant, André; je viens seulement vous dire adieu.

—Ainsi, vous n'acceptez pas ma maison? Cependant, on seriez-vous plus en sûreté?

—Je ne demeurerai pas très-loin, et j'espère vous donner bientôt de mes nouvelles; mais si le ciel en dispose autrement, soyez sûr, André, que je vous serai toujours très-reconnaissant.

—Si Dieu le veut ainsi, que sa volonté soit faite. Mais comment saurai-je que vous n'êtes plus dans le couvent?

—S'il ne tombe rien de la cellule du père Joseph.

Je me dirigeai en silence vers les cloîtres, et je m'ap-

prochai doucement de la porte du centre. L'ancienne porte avait disparu, et on l'avait remplacée par de mauvaises planches, si mal jointes que l'on pouvait voir au travers ce qui se passait dans la rue.

Le factionnaire n'était pas seul. Un de ses camarades était près de lui et lui disait:

—En voilà un tapage qui se prépare! il s'agit cette fois de savoir qui gagnera la partie. Quant à moi, je n'aime pas faire les choses à demi. Ou nous sommes perdus, ou nous montons aux nues. Il serait curieux de nous voir, en fin de compte, ramasser les pierres que nous avons dispersées et les porter sur nos épaules, pour rebâtir les églises que nous avons brûlées. Dieu me damne, si jamais je consens à cela!

Le pilote ne répliquait rien; mais je crus l'entendre se promener avec impatience, et s'approcher le plus possible de la porte, comme pour voir si j'étais derrière. Une fois, il regarda de si près que nos yeux se touchèrent presque.

—Nous verrons cela demain, c'est aujourd'hui. Demain, à pareille heure, le vent aura changé. Je brûle d'en finir.

—Crois-moi, dit laconiquement le pilote, va te coucher.

—J'aurais beau faire, je ne pourrais pas fermer l'œil.

—Alors, retiens ta langue.

—Ne l'ai-je pas retenue et même enchaînée pendant trop longtemps? L'heure est enfin venue de la délier, et lui laisser exhiler toute la fureur accumulée depuis tant d'années.

—Les paroles que l'on prononce dans les ténèbres, ami, retentissent très-loin.

—Veux-tu dire que le fantôme pourrait nous entendre? A propos, comment votre chasse a-t-elle réussi? On m'a dit qu'il avait franchi d'un bond les murs du jardin, et qu'il avait disparu.

—Il paraît que oui, répondit toujours brièvement le pilote.

—Je ne serais pas étonné qu'il revint, surtout s'il y a là-dedans quelque chose à manger, comme je le crois. Mais je ne garantis sa peau que pour le reste de cette nuit; car demain matin, au jour, nous verrons.

—Ou nous ne verrons rien du tout.

—Ou nous verrons beaucoup plus qu'on ne pense. Ce n'est plus le temps de se laisser traîner à la remorque.

—Il s'agit de savoir d'où viendra le vent.

—Jamais de ma vie! La patience a un terme. Que le temps soit au calme ou à l'orage; que le vent nous prenne en poupe ou nous fouette par la proue, nous mettrons le feu à la Sainte-Barbe de l'ennemi, et nous ferons voler en éclats les restes de son navire vermoulu. Alors on fouillera jusqu'au fond de cale.

—Tiens, dit le pilote en s'arrêtant, veux-tu me laisser seul?

—Prends-le comme tu voudras, répondit son compagnon en s'arrêtant à son tour, mais je ne te quitte pas. Nous sommes amis; tu es capitaine et pilote; je ne suis que pilote. Il y a très-longtemps que nous naviguons ensemble; tu me connais depuis l'enfance; tu es mon capitaine, je suis ton second. Cinq fois nous avons fait naufrage; tu t'es sauvé, moi aussi. Tous deux nous avons déclaré la guerre aux moines; tu as perdu ta fiancée avant de te marier; moi j'ai perdu ma femme l'année de mon mariage, et l'enfant qu'elle m'a laissé est le seul être au monde que j'aime plus que toi. Cependant tu m'as dit que tu l'adoptais, et tu viens même de lui chercher un précepteur. Toujours nous avons couru les mêmes dangers et goûté les mêmes plaisirs. L'autre jour tu as pris les armes; j'en ai fait autant. Maintenant, fâche-toi ou non: de toute cette nuit et de toute la journée de demain je ne m'éloigne pas de toi de la longueur d'une lame de sabre. Je t'ai déjà trop lâché la bride depuis que j'ai expédié l'un de ces deux imbéciles qui t'enuyaient.

—Patience, patience! répondit le pilote d'un ton dégaillé. Alors, fais-moi le plaisir de m'aller chercher du vin et du jambon, pour que ta société me soit moins à charge.

—Tu as parlé comme un rabbin, et pour le coup je te reconnais, mon capitaine. Je cours chercher ce que tu me demandes.

En effet, les voix se turent, et j'entendis les pas de quelqu'un qui s'éloignait.

Le pilote attendit quelque temps, la main appuyée contre les planches mal assurées qui me séparaient de lui; puis il entra ouvrit la porte et m'attira dehors.

—Mon auberge est à deux pas, en face, me dit-il à voix basse: regarde les deux lumières de la seconde chambre; la grande porte est au-dessous.

Je me dirigeai presque machinalement vers les deux lumières; mais au-dessous d'elles j'en aperçus une autre. C'était celle d'André. Ainsi le même escalier me conduisait à la chambre où m'envoyait le pilote et à celle que m'offrait l'hôte. Elle n'était séparée l'une de l'autre que par quelques pieds de hauteur. Je franchis le seuil de cette porte qui, en des jours non moins tristes, quoique déjà éloignés, s'était ouverte pour moi, et je montai cet escalier sur lequel j'avais autrefois roulé comme un cadavre.

Une faible lumière éclairait les marches humides, et à peine y eus-je fait quelques pas que j'entendis deux voix qui m'appelaient.

—Par ici, me dit l'un du premier étage, (il me sembla que c'était celle de la femme d'André), montez tout doucement, car cet escalier est très-glissant. André est de garde ici près, mais il va revenir.

—Ne vous a-t-on pas averti de monter à la seconde chambre, cher monsieur? me dit du haut de l'escalier un enfant à la voix douce et extrêmement tendre, et qui paraissait très-jeune encore. Mon parrain m'a recommandé de vous attendre et de vous faire souper, puis de vous conduire au numéro trois, qui n'est pas occupé. Apportez lui quelque chose à manger, ma bonne dame.

—Vous êtes donc l'hôte de la seconde chambre, dit la femme d'André en examinant mon costume. Pardon; comme nous attendons deux personnes, l'une pour une

chambre du premier étage, et l'autre pour une du second, je vous avais pris pour la première. Soyez le bien venu. On va vous monter à souper, car je présume que vous voudrez manger dans votre chambre. Le second hôte que j'attends soupera aussi dans la sienne.

—Montez, montez, cher Monsieur, me dit l'enfant en me prenant par la main et en me conduisant à une chambre étroite. Mon parrain m'a recommandé de ne pas m'endormir jusqu'à votre arrivée, et je l'aime beaucoup, mon parrain. Pensez donc, je me suis lavé la figure quatre fois pour me réveiller un peu, car je tombais de sommeil. J'ai compté les heures....., dix, onze, douze. Le gardien de nuit est passé, et moi qui ai si peur de l'entendre! Il a crié une heure, deux heures; mon parrain m'avait dit que vous viendriez à deux heures, et depuis lors,—il en est bientôt trois,—je suis resté sur l'escalier. Maintenant, n'est-ce pas, je peux aller me reposer? Tenez, je couche dans ce petit cabinet, à côté de cette alcôve qui vous est destinée. Ce lit, cette table et ces chaises sont aussi pour vous. Avez-vous encore besoin de quelque chose? car je meurs de sommeil.

J'écoutais avec ravissement ce bel enfant, qui, sans m'avoir jamais vu, me parlait avec tant de grâce et d'abandon. Il semblait âgé d'environ dix ans, avait le front large et découvert, la voix sympathique, le regard limpide et la taille très-déliée.

—Merci, mon enfant, tu peux aller te coucher.

—Eh bien, puisque vous me le permettez, j'y vais; mais ne me grondez pas demain, si je ne me lève pas trop matin.

—Comment veux-tu que je te gronde, aimable enfant?

—C'est que mon parrain m'a dit que je devais vous obéir en tout, et que vous m'apprendriez beaucoup de choses; car, voyez-vous, je ne sais rien, absolument rien.

—N'as-tu pas de parents, cher ange?

—Je n'ai pas connu maman, et papa n'a pas le temps de me rien apprendre.

—Ne t'envoie-t-il jamais à l'école?

—Nous sommes toujours en mer, papa, mon parrain et moi. Mais mon parrain dit que maintenant je resterai à terre avec vous, pour que vous m'appreniez quelque chose.

—Tu liras un peu, n'est-ce pas? et tu écriras aussi un peu.

—Je le voudrais bien, et je suis jaloux quand je vois les autres enfants lire et écrire; mais moi, je ne sais pas, et ça me fait honte.

—On t'a du moins appris le catéchisme?

—Pour cela, c'est si facile et si court, le catéchisme, que je l'ai appris en deux minutes.

—En deux minutes, vraiment?

—Vous allez voir comme je le récite sans hésiter, tel que papa me l'a appris: «Vive la liberté et mort aux moines!» Voyez si c'est facile, le catéchisme.

A cette réponse inattendue, je ne pus retenir une larme.

—Avant de me coucher, reprit l'innocent enfant, dites-moi donc ce que c'est que ces moines, si méchants, au dire de papa, qu'ils mangent les enfants, et dévorent les biens de tout le monde. En connaissez-vous?

—Mon enfant, il est temps que tu ailles dormir; demain ou un autre jour, je t'expliquerai cela. Couche-toi, et que Dieu t'accorde un sommeil tranquille!

—Dieu ne s'inquiète pas de ces choses-là, dit papa.

—Cher enfant tu n'as pas bien compris les paroles de ton papa. Je te les expliquerai plus tard.

—Eh bien! bonne nuit, et que Dieu vous garde!

—Pourquoi me dis-tu: Que Dieu vous garde?

—Parce que tout le monde le dit, pour souhaiter une bonne nuit.

—Tu vois, mon fils, que Dieu s'inquiète de quelque chose; car, quand tu souhaites qu'il me garde, c'est comme si tu me disais que je serai bien dans sa compagnie.

—Donnez-moi un baiser. Je vous aime déjà de tout mon cœur, parce ce que vous me parlez avec beaucoup d'affection.

Là-dessus il me baisa au front, se déshabilla et se coucha. Peu après il dormait d'un profond sommeil. Je le contemplai quelques instants en silence, et je bénis la Providence, qui, venant à peine de me sauver la vie, me montrait aussitôt à quoi je devais la consacrer. Cet enfant me rendait à la religion, à la société et à mes devoirs. Je fus tiré de mes réflexions par la voix d'André.

—Je vous apporte le souper que vous avez demandé, dit-il sans lever les yeux, et en posant deux plats sur la table.

—Merci, ami André.

André fit un pas en arrière d'un air stupéfait.

—Comment! c'est vous, père Manuel? est-il possible? Et vous n'êtes pas descendu à l'autre chambre? Ou seriez-vous par hasard l'hôte que m'a recommandé un de mes locataires? Mais lui, ainsi que son camarade, sont de très-méchants gens, et je ne les aurais jamais reçus dans ma maison, si mon beau-frère Paul ne leur servait de contre-maitre.

—Pour eux, cher André, je ne serai que le précepteur de l'enfant qui dort ici.

—Pour moi la même chose. O mon Dieu! je ne me sens pas de joie. J'avertirai ma femme, pour que, quand elle vous reconnaîtra, elle n'aille pas faire quelque imprudence. Fermez ces volets. Vous pourrez toujours voir à travers, quand il vous plaira, la cellule du père Joseph et une partie des cloîtres, si l'on ne détruit pas tout demain. Je m'en vais, car j'entends monter vos nouveaux amis. L'un d'eux est extrêmement méchant, et il jure à faire frémir! Éteignez votre lumière; je dirai que vous dormez.

Je le fis, et je me couchai, habillé comme j'étais, sur le lit qu'on m'avait préparé.

—On entendit la voie du pilote sur l'escalier.

—Avez-vous monté le souper du précepteur?

—Oui.

—Y a-t-il longtemps qu'il est arrivé?

A peu près une demi-heure.

(A continuer.)